

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 7 OCTOBRE 1899.

No 236

SOMMAIRE :

Mgr Falconio, *Vieux Rouge* — Les Institutions Canadiennes, *Banquier* — L'Opéra Français, *Pedro* — Le recrutement, *Hop* — Les Pardons, *Maurice Montégut* — Réception froide, *Catholique* — Œuvre française à Rome, *Jean de Bonnefon* — Veillée Thibétaine, *Edmond Haraucourt* — Le vrai cordon sanitaire, *Alphonse Allais* — Pour vous, mesdames.

AUSSITOT PRIS

Le BAUME RHUMAL calme immédiatement les accès de toux et les dissipe. 115

LA DERMATINE

Voyez l'aunonce de la DERMATINE sur la dernière page.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Mgr FALCONIO

L'arrivée au Canada d'un représentant du pouvoir spirituel du Pape est devenue une chose banale. La première fois que les Canadiens ont eu l'honneur de se payer ce luxe, ils ont été extrêmement flattés ; mais, vraiment, il faut bien le dire, cela devient trop onéreux.

Aujourd'hui, il s'agit de considérer si le besoin d'avoir chez nous un aussi grand personnage se faisait absolument sentir.

Les avis sont partagés.

D'aucuns disent que c'est sur l'invitation de l'hon. M. Laurier que ce monsieur Falconio a été expédié au Canada pour régler les relations des curés avec les hommes et les choses de la politique, et empêcher ceux-là de commettre les frasques qu'ils ont toujours commises à l'approche des élections.

Il n'y a pas à dire, ce n'est pas là une sinécure, et Mgr pourrait bien comme quelques-uns de ses prédécesseurs : succomber à la tâche, par accident voulu ou autrement.

D'autres — et c'est le plus grand nombre — prétendent qu'il aurait été appelé ici pour régler les relations plus que tendues qui existent entre le clergé séculier et les innombrables ordres de réguliers chassés d'Europe qui se sont abattus sur le Canada comme sur une proie facile à déchiquer.

Dans ce dernier cas, le représentant du Souverain Pontife est plus à plaindre que dans le premier, car, suivant l'expression d'un des plus hauts dignitaires ecclésiastiques du diocèse de Montréal, il est plus difficile de conduire et de maintenir dans l'ordre quatre cents curés que quatre cent mille laïques.

C'est facile à comprendre.

Ces derniers ont été assouplis, pétris, pour ainsi dire, par les mains de leurs éducateurs, et façonnés à l'obéissance absolument passive. On a brisé les volontés, annihilé les caractères, et cette opération de dressage moral a été commencée dès le berceau, et continuée — jusqu'à l'heure ultime où l'impatience et le dégoût émancipent les victimes, — par l'enseignement qu'il n'y a qu'une chose vraie dans le monde : LE CURE.

Si encore on avait dit que c'est la religion, ça aurait été mi-mal.

Mais la religion, parmi tous ces pasteurs de peuples, on s'en fiche comme d'une guigne.

C'est le pouvoir qu'il faut.

Donc, pour les laïques, soumission complète.

Voyons maintenant l'autre côté.

Connaissez-vous un vicaire quelconque qui ne se croie pas appelé au poste d'archevêque ? Il sait fort bien qu'il est forcé de plier sous le joug de fer qui l'étreint, mais tout bas et dans l'intimité de la camaraderie, il ne se gêne pas pour critiquer

les actes de ses supérieurs, au risque d'être dénoncé par le copain qui vient de lui ouvrir son gilet.

N'a-t-on pas entendu un curé de campagne appeler son Ordinaire, Mgr Fabre, *un vieux torchon* !

Alors, vous voyez d'ici le travail herculéen du délégué. Il succombera, car il n'y a pas un homme au monde capable de résister avec succès au pouvoir de la hiérarchie canadienne.

Si c'est un laïque *indigne et ridicule*, suivant l'expression consacrée, on l'extermine par tous les moyens : le mépris du public, soufflé dans l'oreille de la femme par le guichet du confessionnal, la ruine financière et la famine. La femme et les enfants du condamné complotent contre lui dans sa propre maison et lui rendent la vie tellement insupportable qu'il finit par se lasser, et abandonne même la lutte pour l'existence, abattu par les bassesses dont il est témoin tous les jours.

Dans le cas d'un curé, c'est moins compliqué, quoique les moyens ne manquent pas. On le retire tout simplement de la circulation, et on l'enferme pour une période indéfinie, ce qui veut dire qu'il sortira du *carcere duro* quand il se sera soumis, ou bien il obtient un *exeat* de son évêque, fort heureux encore s'il peut avoir un *celebret*, et il va aux États-Unis grossir l'armée des pillards qui exploitent le Canadien là-bas, comme celle de la province de Québec détrouse les Canadiens du pays.

Voilà la tâche de Mgr Falconio.

Il a été obligé d'accepter le poste d'honneur qu'on lui a remis, et il ne pouvait reculer devant l'incorruptible *non possumus*, qui a été promulgué pour les ecclésiastiques aussi bien que pour les laïques.

Nous lui souhaitons tout le succès qu'il

mérite, mais sa présence ici ne nous dit rien qui vaille.

VIEUX-ROUGE.

LA DERMATINE

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille. 1

Les Institutions Canadiennes

La situation est toujours tendue dans la position des banques canadiennes, et l'animosité de certains partisans qui se prétendent lésés par des opérations antérieures, est la cause d'un malaise qui paralyse le commerce canadien juste au moment où l'on a le plus grand besoin de cohésion.

Voyez donc ce qui se passe tous les jours à vos portes.

Cette semaine encore un grand mouvement se fait parmi les capitalistes anglais pour s'emparer d'un grand établissement industriel fondé par un des patriotes d'antan.

A la dernière session de la Législature, on passait un bout de loi qui mettait en danger l'existence de deux compagnies d'assurance canadiennes-françaises au bénéfice de deux autres compagnies, l'une anglo-canadienne, et l'autre américaine.

La réponse du papa Marchand aux représentations qui lui furent faites dans le temps ne laissait aucune alternative au premier ministre, disait-il. Il était pris, et il fallait édicter la loi coûte que coûte.

C'est triste, mais enfin nous demandons au vénérable lion qui préside aux destinées de la Province de Québec comment lui, un homme aussi perspicace, pouvait être pris dans une semblable affaire. Si c'eût été un premier-ministre sans énergie, sans vitalité, sans prestige, sans éloquence qui aurait dit telle chose,

il aurait été cru. Mais un homme aussi énergique que l'hon. M. Marchand, qui se bat comme un lion, avec l'accent surlion, n'a pas le droit d'être pris par un *schemer* quelconque qui cherche à faire ses petites affaires au détriment de nos Canadiens.

..*

Nous demanderons maintenant quelle est la raison qui empêche les Canadiens-français, qui forment les trois-quarts de la population de Montréal, et les quatre-cinquièmes de la banlieue, de supporter au moins deux institutions financières dans leur milieu. Ce n'est pas la pénurie des capitaux, ils en placent par centaines de mille dollars dans les banques anglaises.

Alors, quoi ?

D'abord l'ignorance des Canadiens-français qui ne possèdent pas les moindres notions de comptabilité, qui ignorent l'algèbre, qui croient que la chimie est une science défendue, et qui permettent aux Juifs de faire leurs affaires de banque, aux Anglais d'accaparer leur trafic d'importation et d'exportation, et, aux Américains, de s'emparer de toutes les ressources naturelles du pays, en commençant par La Grand'mère, à Shawinigan, dans le diocèse du regretté Mgr Lafliche.

BANQUIER.

AUX SOURDS—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

CONSERVEZ VOTRE BEAUTÉ

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille.

L'OPERA FRANCAIS

Dans quel cerveau peut bien avoir germé l'idée d'établir ici une troupe permanente de grand opéra ?

Voilà la question qu'on se pose depuis bientôt trois mois. On pourrait comprendre, à la rigueur, et expliquer une saison entière d'opérette et de comédie, avec, de temps à autre, et pas trop souvent, un opéra comique.

Pour mener à bonne fin une entreprise de ce genre, il faudrait tirer profit des fautes commises et ne pas retomber dans les errements qui ont été le plus bel ornement des troupes amenées ici par MM. Sallard & Cie., etc.

En premier lieu l'argent souscrit pour les représentations avait été employé en réparations, peintures et améliorations d'un immeuble qui coûtait les yeux de la tête de location.

Les directeurs étaient assez nombreux pour diriger à la fois une douzaine de troupes d'opéra s'ils avaient eu les aptitudes et les connaissances nécessaires. On peut fort bien connaître le tabac, être parfait notaire, excellent peintre ou agent d'immeubles ayant beaucoup de flair et, cependant, être incapable de conduire une troupe d'opérette.

La discipline était si bien observée dans toutes ces organisations antérieures que si l'on n'a pas vu ces dames de la troupe se crêper le chignon en scène, on les a fort bien entendus se dire des aménités dans les coulisses qui auraient justifié l'intervention de la police.

Et l'on s'étonne après cela de l'insuccès des premiers essais !

La dernière tentative ne nous semble pas devoir donner plus de satisfaction que les précédentes, et s'il faut en croire ce

que l'on entend dire parmi ceux qui ont souscrit pour une série de vingt représentations, l'ère des souscriptions est fermée pour un laps de temps indéterminé.

On s'est probablement dit en France que les Canadiens étaient de bons garçons et qu'ils supporteraient tout. Alors, on a décidé de faire des répétitions devant un public payant qui l'a trouvé excessivement mauvaise, et l'a prouvé en s'abstenant.

Les organisateurs de ces machines devraient aussi se rappeler qu'ils ne sont pas à Paris, et que la richesse des costumes ne supplée pas à l'insuffisance de sa voix, même lorsque ces costumes ont été exhibés publiquement durant une quinzaine de jours.

En somme, le résultat artistique est nul, et du côté financier, ce sera probablement la répétition de la vieille histoire.

Un mot des améliorations de la salle.

Nous ne savons pas si c'est là le dernier mot du chic, mais nous croyons que ça un peu à désirer. Durant toute une semaine, les dames qui sont allées au Monument National ont eu à se plaindre du manque de propreté, et on se plaint encore.

Il nous semble aussi que quelques piastres dépensées en décors ne seraient pas de l'argent jeté à l'eau. Le public, si peu connaisseur qu'il soit, n'aime pas qu'on lui serve une prison pour un palais, et il proteste à sa manière, en n'allant pas au théâtre.

Nous avons déjà dit ici, que la seule chance de réussite du théâtre français résidait dans l'administration qui doit être canadienne, et que la direction devait être entre les mains d'un seul homme.

On finira peut-être par le comprendre,

PEDRO.

LE RECRUTEMENT

Je viens de voir par les dépêches que le recrutement des Canadiens pour former un contingent de troupes qui devra se rendre au Transvaal est un fait accompli.

Chacun est libre en ces matières au point de vue particulier, et nul n'a le droit de s'opposer au départ d'un individu qui désire aller se battre pour un parti ou un autre, où qu'il puisse se trouver.

Mais de là à mettre en mouvement toute la machine gouvernementale, il y a un abîme.

L'aide que le Canada peut donner à l'Angleterre dans toute cette ne changera pas de l'épaisseur d'une semelle les positions des parties belligérantes, et la reconnaissance des Anglais pour ses colonistes qui se dévouent pour eux, sera toujours aussi mince que dans le passé.

S'il y avait aujourd'hui un conflit entre la France, notre mère-patrie, et l'Angleterre, à laquelle un roi a cédé le pays, je doute fort que les Canadiens-français prendraient la cause de la France; au contraire, je soutiens que les trois-quarts d'entre eux seraient disposés à se ranger du côté de l'Angleterre.

Il est parfaitement reconnu aujourd'hui par tous les Canadiens que nous avons gagné toutes les libertés dont nous jouissons sous la juridiction britannique, et je ne crois pas que la France nous aurait accordé les privilèges que l'Angleterre nous a octroyés.

Ce n'est pas une raison, cependant, devant certaines demandes faites par des chanoines écervelés d'aller aider l'Angleterre dans un conflit qui ne nous regarde en aucune façon.

Ceux qui veulent pratiquer le *jingoïsm* à outrance sont libre de le faire, mais que ce ne soit eux de la nation toute entière.

LOYAL.

Nous publierons dans notre prochain numéro une liste de cadeaux de noces qui viennent d'être envoyés à un de nos amis qui va s'établir sur une terre dans le Grand-Nord. Ce sont tous des cadeaux utiles dont notre ami et sa charmante femme sauront tirer parti.

PARLONS OUVERTEMENT

Dans cette affaire du Transvaal, les Canadiens-français sont "en masse" pour le Transvaal.

Que sir Charles Tupper, dans le but d'embêter Laurier, parle d'enrégimenter les "forces" du pays, pour *voler* au secours de l'Empire, très bien.

Il croit par là embêter un premier-ministre canadien-français.

Dans les provinces anglaises, qui sont surtout de son domaine, il aura beau jeu devant les électeurs.

Il dira que Laurier n'a pas fait assez.

Dans la province française de Québec, ses partisans reprocheront à Laurier d'avoir fait trop.

Et M. Bergeron qui aspire à la chéfferie, et qui était en passe d'y parvenir, quel besoin avait-il d'aller se fourrer dans cette galère.

Il est "Canayen" au même degré que M. Tarte, son ancien adversaire de Beauharnois, et ils savent tous deux qu'il n'y a pas cinq pour cent de la population de la province de Québec qui ne fassent pas dire des messes pour le succès des Boërs.

Le Canada est à la veille d'un conflit électoral et, à l'instar de nos voisins les Yankees, le parti au pouvoir est prêt à répandre l'or et le sang pour remporter les élections.

HOP.

UN PROBLEME

Savoir en quelle saison le BAUME RHUMAL est le plus ou moins nécessaire. 111

Deux curés avaient écrit à leur évêque pour demander, l'un la permission de porter perruque, et l'autre de prendre une servante.

L'évêque répondit au premier :

— Je vous l'accorde, pourvu qu'elle ait une tonsure.

Et au second :

Je vous l'accorde pourvu qu'elle ait cinquante ans.

Mais il se trompa de suscription et adressa à chacun d'eux la réponse qui concernait l'autre.

LES PARDONS

Au sortir de l'Eden, devant les yeux éperdus d'Adam et d'Eve fugitifs et proscrits, la Terre inconnue, mystérieuse, s'ouvrait immense et farouche. Les dernières paroles d'en haut avaient été : "Vous marcherez tout droit, jusqu'au soir !" Ils marchaient ; et c'était l'aube, cette aube qu'ils contemplaient la veille encore dans l'admirable Jardin, radiuse dans les gloires de joie, avec la certitude des bonheurs éternels ; à présent, elle s'installait au ciel, livide, hargneuse, ennemie, comme crépusculaire. Autour d'eux, la campagne profonde, violette, froide, offrait des aspects désolés ; des bois vierges les inquiétaient par l'horreur de leur ombre sans limite et le bruissement suspect de leurs broussailles hautes ; des ravins volcaniques, hérissés de rochers mornes et sillonnés du torrent de la lave figée, par leurs soubresauts, arrêtaient, compliquaient leur dérouté, et leurs pieds, naguère nonchalants, habitués des repos sur les herbes fleuries, saignaient maintenant, meurtris, sous la blessure des pierres. Ils ne savaient rien d'eux-mêmes, ces tristes exilés, sinon qu'ils avaient peur, que tout les menaçait ; puis aussi que leur destin était changé, et que, par conséquent un jour viendrait pour eux de l'éternel sommeil où ils ne seraient plus. Et cette idée, vague encore, surtout les épouvantait.

Ils marchaient ; Adam, le premier, frayant la route, à grand effort de bras, à travers les épines, les ronces, les lianes monstrueuses, entrelacées. Eve suivait, ouvrant des yeux énormes, pleins de terreurs hagardes, et d'où coulaient des larmes qui l'étonnaient. Bien qu'ils fussent vigoureux l'un et l'autre, déjà, ils courbaient l'échine, baissaient le front vers la terre, apprenaient peu à peu des attitudes de douleur et cet accablement de la posture humaine. Pendant des heures, muets, silencieux, ils gravirent des collines, descendirent des rugosités, des pentes, toujours en butte aux malices de l'ambiance, toujours en lutte avec l'obstacle, avec cette seule perception qu'il fallait obéir. Ce fut le commencement de la Fatalité. Comme l'homme venait d'ensanguanter ses mains dans un taillis inextricable,

pour la première fois, une plainte, un reproche lui échappa. Tourné un instant vers la Femme, il lui disait :

— Pourquoi m'as-tu tenté ?

Elle eut un grand sanglot, leva vers le ciel fermé ses deux bras d'amoureuse, mais ne répondit pas.

Et l'errance reprit, de plus en plus lugubre. Un vent de glace soufflait sur leur passage ; leurs nudités frileuses, coutumières des tiédeurs paradisiaques, rougissaient, bleuisaient et tremblaient à l'air âpre des plaines nouvelles, où tout était souffrance. Ils eurent faim, ils eurent soif, gémirent tristement comme des bêtes sans pâture. Eve ramassa une racine et la rongea tout en marchant, Adam l'imita : c'était d'elle encore que venait l'Idée. Brusquement, ils reculaient, effarés par un prodige. Sur l'horizon, une barre sombre, infinie, s'étendait onduleuse, toujours en mouvement et projetant au loin une clameur retentissante. C'était la mer, qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils songèrent à fuir, mais l'ordre était précis : "Vous marcherez tout droit..." puis aussi la curiosité inhérente aux êtres ingénus les poussait en avant, et cette masse énigmatique les attirait. Avec une indigne angoisse, ils s'approchèrent des flots, considérèrent l'élément redoutable. Eve apeurée, se serrait contre Adam, mais il la repoussa, le cœur plein de rancune. Alors, tentée par la soif, elle se baissa, puisa l'eau dans ses mains, d'un instinct animal. Elle but ; mais aussitôt, elle rejetait avec dégoût cette boisson mauvaise, étrangement amère.

Ils longèrent la mer par des grèves sinistres puis avec une nouvelle terreur, ils virent les vagues monter vers eux : elles semblaient les poursuivre, dans un fracas de colère, un hurlement de haine et des crachats d'écume. Affolés, ils se jetaient aux dunes, s'enfonçaient de nouveau dans la brousse, seulement calmés quand la distance eut assourdi les bruits, quand le rideau des arbres leur eut masqué l'horrible décor.

Soudain, tournant la tête, Adam aperçut Eve très loin derrière lui. Brisée, la Femme trébuchait aux rocailles, n'avancait plus que d'un

effort pénible, les pieds, les flancs, les seins, les bras déchirés par les griffes des plantes, et ses larmes coulaient encore plus abondantes. Adam s'arrêta, remua dans sa cervelle obscure des pensées confuses, des souvenirs peut-être, et lorsque sa compagne l'eut rejoint à pas lents, il l'enleva de ses mains robustes et l'emporta sur son cœur, dans le chemin prescrit : Eve eut un sourire à travers ses pleurs. Elle fermait les yeux, se laissait aller, confiante et presque rassurée... Enfin, le Crépuscule jeta sa cendre fine au travers de l'espace ; le soleil rouge, tout rond dans le brouillard, déchet sur l'horizon, disparut derrière les collines. L'endroit était propice à la halte du soir. Dans une clairière, coulait une source vive, pareille presque, en vérité, aux sources de l'Eden perdu. Adam déposa Eve sur l'herbe épaisse et se laissa tomber lui-même avec un grand soupir, car il était à bout. Eve alla vers la source, puisa l'eau pure dans ses deux mains jointes, arrondies en forme de coupe, revint vers son amant et lui tendit à boire. Avidement, il but, en lui léchant les doigts. Et comme la nuit s'épaississait alentour et qu'un calme infini endormait la nature, qu'autour de la clairière les ténèbres drapaient comme un rideau d'alcôve, récontortés par cette illusion d'intimité, de secret dans la solitude, couchés l'un près de l'autre, ils se regardèrent avec des yeux d'envie... Brusquement l'Homme attirait la Femme, cherchait ses lèvres d'aurore... Il lui pardonnait dans un baiser très long... et les bannis, les damnés, n'écoutant que l'admirable instinct de leur chair récemment avertie, se consolaient de leur premier péché dans l'extase du second... Et ce premier pardon fut un pardon d'amour...

Des temps avaient passé, impossibles à nombrer par nos culculs, nos chiffres actuels... des temps... Autour d'Adam et d'Eve, des générations successives étaient nées, avaient grandi. Cependant, eux, les ancêtres, regrettaient toujours au fond de leur cœur, Abel, le doux assassiné, la première victime, le premier mort, — et aussi Cain, le meurtrier, qui s'en était allé vers des destins obscurs. Ces deux aînés dataient un peu du Paradis.

Pendant bien longtemps, Eve resta belle,

droite, souple, alerte et jeune, toujours la plus désirable au milieu de ses filles, déjà plus loin de Dieu. Elle était la Mère et elle était la Reine ; mais, peu à peu, ses flancs s'alourdirent, sa gorge pencha, sa démarche se fit hésitante et, quand elle avait couru, le souffle lui manquait. Elle s'attrista, pressentant que c'était la fin de sa beauté, cette première mort de la femme. Elle ne sortit plus que rarement, et jamais au plein jour, de sa hutte de branchages. Un matin, pourtant, comme elle emplissait unealebasse à la source très claire, penchée sur l'eau, elle y vit, reflétée, son image ; et, avec stupeur, elle constata que son admirable chevelure, qui, naguère, enfermait des rayons de soleil, était devenue grise, terne et dure, ainsi que la toison d'une bête malade. Elle pleura ses cheveux et comprit la vieillesse. Alors, elle regretta plus amèrement encore les joies du Paradis, l'éternité des êtres demeurés dans leur gloire. Elle se maudit d'avoir tenté Adam et surtout, maudit Adam de s'être laissé tenter. Elle lui reprochait leur faute en paroles amères :

— Comprends-tu, maintenant, quel est le châtiment ? Ce n'était pas assez d'avoir souffert la faim, la soif, le froid, le chaud, d'avoir sué, grelotté, gémi, d'avoir enfanté dans la douleur, d'avoir eu mal à toute la chair... ce n'était pas assez. Voici que je commence à mourir à mon tour, que je deviens une honte pour les yeux, une désolation pour qui m'aime encore. Je ne puis plus marcher tant mes cuisses sont lourdes, et mes deux bras sont mous sous un léger fardeau ; où donc sont mes seins ronds et frais, où tu posais la tête lorsque tu t'endormais dans les grands soirs d'Eden ?... Dérision, monstrueuse déchéance ! Et voici que ma chevelure est grise, et que je suis pareille aux louves trop âgées ! Ah ! pourquoi, toi l'Homme, la Force et la Raison, as-tu donc écouté ma voix lorsque je t'ai livré le secret du péché ? Je n'étais qu'une enfant, inconsciente et riieuse ; je ne savais pas. Mais toi, tu aurais dû me repousser, me montrer le péril et m'en écarter... Je ne sais pas comment je puis te voir encore !

D'autres temps passèrent. Eve, tout à fait vieille, doucement résignée et n'ayant plus d'or-

gueil, oublia sa rancune, ne se souvint plus que des heures heureuses, et pardonna au pauvre Adam la faute dont elle était responsable. Ce fut le pardon des lassitudes.

Accablé d'ans le père des hommes sentit venir la mort et la salua d'un geste auguste. Ce fut un grand soir. La barbe d'Adam lui descendait à la ceinture et sa blancheur était éclatante. Il se fit porter sur un haut promontoire, d'où il dominait d'une part la mer énigmatique, de l'autre la campagne, du côté de l'Eden : les espaces qu'ils avaient franchis jadis, la route abrupte par laquelle il était venu. La tête appuyée sur les genoux d'Eve, si vieille, elle aussi, et pleurante, entouré de ses fils, jusqu'à la septième génération, Adam parla pour la dernière fois :

— Enfants je vous laisse après moi la Mère que vous vénerez... Je meurs comme jadis est mort mon fils Abel, qui était un enfant sans reproche ; il avait ramené sur nous le regard de Dieu. Je meurs, moi qui était sorti des mains du Créateur, pétri de matière immortelle pour vivre éternellement. C'est le châtiment du grand péché humain. Mais voici, à présent, qu'à mon heure suprême, je n'éprouve ni remords, ni rancune... je ne regrette pas l'ancienne destinée. Eve, tu m'as consolé de tous les maux subis ; notre amour nous a rendu l'Eden à des heures renouvelées ; et les joies défendues sont étrangement profondes ! A quoi bon l'éternité sans amour ? Je ne le comprends pas, et je préfère l'amour dans un sort abrégé. Enfants, sachez-le tous, c'est la loi d'ici-bas : il faut aimer quand même et puis aimer encore. Ne maudissez jamais les tentatrices blondes, même quand elles ont menti. Elles vous ont donné la minute souveraine, l'extase inégalée. Aimez, croissez et multipliez : c'est la garantie des races ; c'est du même mouvement d'amour que les siècles successifs se prolongent vers l'infini ; et si l'homme est mortel, l'amour demeure... Et, maintenant, je retourne à l'obscur ; mais quels que soient les lendemains de l'ombre, j'ai compté assez de soleils pour être satisfait. Salut ! Je bénis Eve et je pardonne à Dieu !

Or, cette fois, c'était le pardon de l'orgueil.

MAURICE MONTÉGUT.

RECEPTION FROIDE

Enfin nous avons le bonheur de posséder un vrai délégué. On est allé le chercher à la gare en voiture double.

La réception qui lui a été faite est un sujet d'étonnement. Avec l'aide des annonces flamboyantes faites dans la presse et la chaire, on aurait dû s'attendre à voir au moins dix mille personnes à la gare.‡

Qu'y avait-il ?

Les nombreux citoyens qui se trouvaient sur les rues St-Denis et Ste-Catherine, pour leurs affaires, sont tous témoins que le cortège se composait des cadets du Mont-St-Louis et du Collège Ste-Marie, envoyés par ordre supérieur, leurs fanfares respectives, et une demi-douzaine de voitures contenant chacune deux citoyens et deux curés.

Il ne faut pas oublier non plus un détachement de cinquante hommes de police sous les ordres d'un capitaine.

C'était là une précaution utile, car il y avait un grand nombre d'ecclésiastiques qui circulaient parmi les citoyens.

On a fort regretté l'absence de Monseigneur de Montréal, en visite chez un de ses collègues de l'Ouest, mais ces regrets ne doivent pas être mis en ligne de compte avec la désolation qui a dû étreindre le cœur du premier pasteur du diocèse à la pensée qu'il lui a été impossible de venir souhaiter la bienvenue à Mgr Falconio.

La froideur de cette réception nous fait songer aux splendeurs d'autan, lorsque nous étions enfant.

La visite pastorale de Mgr Bourget était annoncée à l'avance au prône de l'église Ste-Thérèse, et les braves cultivateurs de l'endroit étaient invités à niveler le chemin de la grande montée de 60 arpents qui descend de la Rivière-des-Prairies au village. On balisait le chemin et des courriers étaient apostés sur le pont de bois de Ste-Rose, pour accourir à cheval annoncer à toute la population de la paroisse que Monseigneur venait dans un carrosse trainé par quatre chevaux blancs, et escorté de quatre cavaliers.

Oeuvres Françaises a Rome

À la Chambre basse, où tous les emplois semblent tenus, il y a peut-être une vacance. Il faudrait un député sans attache et sans passé faisant fonction de moustique importun et se posant en point d'interrogation au milieu des graves débats comme un moucheron se pose, piquant sur un nez solennel. Ce parlementaire pourrait devenir le délégué du bon sens français ; mais serait un encombrant personnage. S'il entrait dans le détail des affaires romaines il pourrait tenir ce discours assez curieux :

Nous avons admis en France la révolution qui a ruiné le pouvoir temporel des papes, puisque nous avons retiré de Rome les troupes qui protégeaient le grand Pie IX. Nous avons sanctionné le triomphe de la maison de Savoie, puisque nous entretenons un ambassadeur au palais Farnèse et que ce diplomate nous représente près du Quirinal. Le hasard des nominations fait même que le poste est aujourd'hui occupé par le plus brillant de nos envoyés, par M. Barrère qui est la courtoisie, la simplicité, la finesse, et qui porte fort naturellement l'étiquette d'homme charmant sur son habit brodé.

Léon XIII, pape de style moderne, doit être le premier à approuver cette attitude française, puisqu'il nous prêche le respect des pouvoirs établis, puisqu'il tolère la présence d'un ambassadeur de France près le Saint-Siège dans la même ville où est notre envoyé près du roi Humbert.

Il est admis que la protection de la colonie française dans la Ville Eternelle relève de M. Barrère. Pourrait-on savoir par quelle folle combinaison les *pieux établissements de Rome* sont le partage de l'ambassadeur près du pape ?

Il s'agit d'une institution qui est un morceau de l'histoire française, piqué sur la terre d'Italie, comme une fiche sur de vieux manuscrits : les *pieux établissements français* forment à Rome un corps moral, pour parler la langue de la loi, et ce corps reste chargé des legs, fondations et donations pieuses que nos compatriotes ont établis à travers la suite des siècles et des pèlerinages.

Tout le long de la route les vieillards et les petits enfants qui n'avaient pas pu se rendre au village étaient pieusement agenouillés sur les bords du chemin et recevaient la bénédiction en faisant un grand signe de croix.

Au tournant de la montée, le cocher enveloppait son équipage d'un coup de fouet magistralement appliqué, les cavaliers enfonçaient leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux, et le vieil évêque passait comme une vision fantastique, au milieu d'un tourbillon de poussière que doraient les derniers rayons du soleil couchant, car on choisissait toujours cette heure pour arriver à Ste-Thérèse, le centre le plus important du comté à cette époque.

Les chevaux ralentissaient leur allure à l'entrée du village et Mgr Bourget passait au milieu de ses sujets prosternés devant lui dans la poussière comme devant un Dieu.

Les réceptions sont bien différentes aujourd'hui et ça doit faire rêver les têtes dirigeantes.

CATHOLIQUE

Un journal de Boston, fatigué du joug irlandais, publie une magnifique caricature dans laquelle il représente le président des Etats-Unis et l'évêque de Minéapolis, en conversation intime.

Le dessin porte en légende, "Ireland meets the Président."

Devant cette "cramponnerie" McKinley met les deux mains dans ses poches (exemple que plus d'un canadien devrait imiter quand il est interviewé par le clergé) et répond à Sa Grandeur :

"En 1896 je me suis engagé à ne pas permettre l'insinuation du clergé dans les affaires d'Etat ;

"A ne pas donner de fonds publics pour des fins confessionnelles ;

"A opposer l'immigration illimitée ;

"Ai-je tenu mes promesses ?"

Quelle belle leçon pour nous !

Si Laurier pouvait leur en dire autant.

DANGER ET REMEDE

Les variations de la température, voilà le danger, mais le BAUME RHUMAL y pourvoit.

Ce bel ensemble, respecté des révolutions, donnait en 1870 deux cent cinquante mille francs de revenus annuels. Avec cela on pouvait entretenir le supérieur de Saint-Louis, ses chapelains, les œuvres françaises d'hospitalité, les œuvres de secours à Rome, et aussi l'établissement national de Lorette, aux Marches d'Ancône.

Mais les revenus ont diminué : il a fallu supprimer les aumônes, amincir le chœur des chapelains, couper les œuvres en tronçons et couvrir d'hypothèques les pieux établissements, en manière de tuiles.

Cette décadence est arrivée dans le mystère des choses pieuses, sans contrôle, sans bruit et sans éclat.

Arrivés au fond du trou, dans l'ombre du coffre vide où les araignées font leur toile d'amour nous allons poser des questions simples, sources de réponses compliquées :

Pourquoi l'ambassade près du roi, qui a seule juridiction sur la colonie française, n'a-t-elle pas aussi l'administration des fonds qui doivent servir au bien-être matériel ou moral de cette colonie ?

Pourquoi n'a-t-on pas ouvert cette tabatière d'invalides qui s'appelle la comptabilité de Saint-Louis des Français ?

Pourquoi ne soumet-on pas la comptabilité de cette caisse au contrôle de la Cour des comptes ?

Pourquoi enfin n'applique-t-on pas à la paroisse française de Saint-Louis de Rome le règlement promulgué sur la comptabilité des établissements français à l'étranger ?

Et si la chambre endormie ne répondait pas aux questions, le député-moustique pourrait continuer :

Les langues des Romains qui chantent d'elles-mêmes comme les oiseaux un langage sans arrêt, les langues romaines ont gazouillé l'histoire.

Les revenus sont partis comme fumée, sans qu'on les voie filer, sans qu'on sache où ils sont allés, parce que les pieux établissements sont livrés à des gens qui les traitent comme des fiefs dont ils seraient à la fois fermiers et suzerains.

Après l'installation des Italiens à Rome, les catholiques qui formaient au quai d'Orsay la

noble théorie d'une procession voulurent montrer que l'occupation était transitoire. L'ambassade près du Saint-Siège, veuve de juridiction sur la colonie, garda les clefs de la caisse pour mieux pourvoir à des besoins d'argent qu'elle ignorait.

L'administration des deux cent cinquante mille francs de ren'e devint un Coblenz religieux, refuge pour les commandeurs et les comptes à la mode de Rome.

L'ambassadeur accrédité près du roi fut exclu comme excommunié, et on ne lui apprit l'existence des pieux établissements que pour lui interdire de fonder une Société de bienfaisance : les pieux établissements devaient suffire et on va voir quelle était leur suffisance.

Une Française, enchaînée par la misère aux pavés du Corso, secouait tous les specires d'un passé brillant pour intéresser l'ambassade à la solitude de sa vieillesse. A cette femme autour de laquelle le monde étendait son cruel désert, notre consul général donna une lettre de recommandation près des pieux établissements.

Un mois s'écoulait à peine et le consul trouvait à l'angle d'un palais, la femme qui n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures ; l'administrateur des pieux établissements, qui ressemble à cette bouteille dans laquelle la cigogne enferma la pâtée pour jouer le renard, l'administrateur avait imposé vingt jours d'attente à la femme recommandée par le consul.

Étonné de cette aventure, notre agent diplomatique interrogea l'administrateur qui répondit fièrement :

--J'ai secouru plusieurs fois votre protégée !

Pressé par une lettre officielle, le préposé à la charité française avoua son erreur : il avait en une seule fois, donné cinq francs à la malheureuse.

Les autres secours étaient *inscrits*. Où était passé l'argent, pendant que la pauvrese retournait sa faim sur son dur grabat ?

L'administrateur n'en savait rien : cet homme corespond, classe, gratte, cartonne, mais bâille l'étonnement. Il a des gestes de chauve-souris arrachée à sa solive, si on le questionne. Il cache son humilité dans un roud de cuir, comme les femmes de l'Orient cachent leur beauté sous des voiles verts.

Cet homme au poil hérissé, au teint jaune, à la figure cuite entre deux feuilles de registres, a pourtant des élans généreux. Les pieux établissements n'ont-ils pas un beau jour doté une jeune personne française qui épousait un ouvrier italien ?

Il est vrai que la même administration repoussa net la demande d'une dame française qui, passant à Rome, croyait que la charité est un devoir planté au milieu des plaisirs, comme une borne sur la route du ciel. La dame insistait en faveur d'un vieux soldat :

— Madame, répliqua le préosé, tous ces vieux soldats sont des gueux et des canailles !

La visiteuse se retira lessant sa carte : La générale Faverot de Kerbrech, femme de l'ancien aide de camp du gouverneur français de Rome en 1869 !

Les sujets italiens sont mieux vus [que les soldats français : dans les conseils, il y avait naguère, il y a peut-être encore un naturalisé italien, un duc qui a conquis ses titres sur un lit, ce champ de bataille réduit. De plus, tous les employés inférieurs, à une exception près, sont italiens, et, depuis 1874, les livres sont tenus dans la langue du Dante et de Crispi.

Des négociants français, nés naifs, n'eurent-ils pas un jour le coupable désir d'être fournisseurs des pieux établissements ? La Chambre de commerce, risquant le fagot, n'osa-t-elle pas soutenir la requête ? Ces spectacles odieux blessèrent les regards de l'administration, qui tira la voile d'une pudique paupière sur les yeux scandalisés, et se jeta dans les bras d'un épicier italien.

Les chapelains de Saint-Louis voulurent construire à leurs frais une baraque dans les jardins : ils y furent noblement autorisés, sous réserve de prendre un entrepreneur italien.

Et l'ingrate Italie ne veut pas se montrer reconnaissante ; lisez le rapport de police rédigé par le questeur romain : vous verrez qu'on y accuse les pieux établissements de subventionner des journaux hostiles à la maison régnante !

Tel est l'étalage des tristes débris d'une grande œuvre, tel que le pourrait faire le député-mousquetaire. Et si sa voix savait monter, il devrait, pour augmenter la honte du présent, appeler sans

commentaires les beaux noms des œuvres sacrifiées, les noms avec les dates, comme au régiment on appelle les soldats glorieusement tombés : La chapelle de Pépin-le-Bref, en 756 ! L'Hospice des pèlerins français institué par Charlemagne en 800 ! La paroisse de Saint-Louis, en 1454 ! La paroisse de Saint-Yves, en 1455 ! La confrérie des quatre nations, en 1473 ! La fondation royale en faveur de Saint-Jean de Latran, en 1482 ! La fondation des Minimes au Pincio, en 1494 ! Le couvent des religieuses de Notre-Dame de Bordeaux, en 1619 ! L'église Saint-Nicolas des Lorrains, en 1638 ! L'église Saint Claude des Bourguignons, en 1652 ! L'école gratuite des Frères, en 1828 ! L'œuvre des étudiants corses, en 1830 ! La nouvelle école des Frères, en 1851 !

Quels nobles parchemins au sceau de France ! Et quelles mites pour les ronger !

JEAN DE BONNEFON.

SOYONS CIRCONSPECT

Que de cas de consommation évités si l'on avait employé le BAUME RHUMAL en temps.

VEILLEE THIBETAINE

L'espace équivaut à la durée. On peut lire l'humanité ancienne, et son âme, et ses mœurs, dans une humanité présente, à la condition de remonter le chemin que firent les civilisations lentes, de retourner vers leur source première ; regravir les montagnes que les lointains aïeux ont descendues c'est gravir à rebours les siècles révolus et la distance parcourue nous ramène aux temps écoulés.

Sont-ils de deux ou quatre mille ans derrière nous, les Aryens, nos frères, demeurés sur les plateaux d'où virent ici les Aryens, nos pères ?

Le paysage n'a pas changé. Immuables abîmes, vertigineuses hauteurs, de grands trous qui sont un berceau, le nôtre.

Nos ancêtres y sont encore. Les voici cheminant en files, car c'est l'heure où la journée s'achève.

Les hommes du Pays Haut, vêtus de cuir, la hache battant leur côté, descendent de la montagne : ils portent sur leur dos la lourde charge

de bois, abattue aux forêts qui vivent dans les nuages.

Autour d'eux, dans le ciel, se déploie le cirque des Himalaya gigantesques ; à trois mille mètres au-dessus de la vallée, un noir ruban de forêts serpente et se traîne : sapins, chènes épineux, rhododendrons aux troncs énormes, dans lesquels on sculpte la selle des cavaliers ; plus haut encore, d'immenses roches se hérissent, ardues, aiguës, déchiquetées par tous les hivers du globe qui, pendant des milliers d'années, ont craquelé des blocs en écailles qui dévalent, cailloux ayant la dimension de nos collines. . .

Le soir vient ; le soleil se couche, non point au bas de l'horizon, mais dans les hauteurs mêmes du ciel, tant le rempart est haut, qui emprisonne la froide vallée. Le torrent, qui semble venir du firmament, écume, gronde, nimbé de brumes. Une ombre blême sort des trous et s'étale, et la nuit déjà, en plein jour, léchant la terre, rampe vers le village.

Les maisons, pour se protéger l'une l'autre contre l'attaque des brigands, se sont agglomérées dans le coin le plus rocheux du val : car elle est si rare, la terre cultivable où l'on peut semer un champ d'orge, si rare, que ce serait pêcher contre le *Ciel-Bleu*, de bâtir la demeure à l'endroit où la graine consent à germer.

Les hommes du Pays Haut, las du labeur et de la route, s'acheminent dans le crépuscule, vers les maisons : elles ont l'air de forteresses ou de prisons, avec leurs murs en terre battue, leurs fenêtres étroites où le corps d'un homme ne se glisserait pas, et leurs trois terrasses superposées, qui s'échelonnent l'une au-dessus de l'autre, comme les marches d'un sombre escalier de géant.

Les esclaves pliant tous sous leur faix de bois entrent et traversent l'obscur rez-de-chaussée qu'habitent les bêtes domestiques, moutons et chèvres d'un côté, chevaux et mulets dans l'autre moitié. Les bêtes, amicalement, regardent défiler, dans l'allée du milieu, les hommes qui les défendent, la nuit, du haut de la terrasse, contre l'attaque des deux égorgeurs de trousseaux : le bandit et la panthère.

Puis, les serviteurs, débarrassés de leurs far-

deaux, gravissent les degrés de l'échelle et, par une trappe, débouchent dans la grand'salle. Elle est vaste, au plafond supporté par des troncs d'arbres équarris à la hache, alignés en deux rangs de colonnes puissantes. Au long des fûts, pendent, accrochés à des clous de bois, les vêtements, et les armes, et les *écharpes de félicité*, en fine soie transparente, que le visiteur a tendues des deux mains, en pénétrant dans la demeure. À terre gisent les selles de rhododendron : au pied du mur, s'étalent les peaux de chèvre, aux longs poils blancs, et dans le milieu de la salle, l'âtre carré, garni de pierres, encadré de poutres, rougeoit et fume, avec son feu de bouses desséchées ; la fumée du foyer s'enlève vers le trou creusé au plafond, que l'on obstrue, la nuit, avec des planches et des ardoises.

Les hommes entrent. Au bord de la trappe, l'hôte reçoit les convives et les serviteurs. Ils échangent les saluts, attirent autour du foyer les claires toisons de chèvre ; d'un geste prompt, mécanique, uniforme, tous, presque en même temps, rabattent sous eux leur habit de peaux et s'asseyent, les jambes croisées.

La nuit est venue. L'hôtesse, accroupie, casse et fend, de sa minuscule hachette, les petites bûches de bois résineux qu'elle brûle sur une ardoise, pour éclairer la salle : à leur flamme tremblottante, les ombres et les clartés dansent sur les visages et sur les murs. On attend. La marmite, portée par un trépied de fer, chante au-dessus des bouses qui brûlent ; depuis une heure le bloc de glace est fondu, et la galette de thé, faite avec les tailles d'arbustes ramassées aux fumiers de la Chine, bout en noircissant le breuvage ; la femme cherche sous les cendres une pierre rongie à blanc et la jette dans l'eau bouillante. Le thé est prêt ; elle le verse dans la baratte, y précipite une poignée de sel, un quartier de beurre ; et les faces sourient, car voici la première joie après la journée de fatigues. Le chœur des voix, en mesure, psalmodie les nombres, de un à cent, pendant que l'esclave, à grands coups rythmés, bat le thé dans la baratte familiale.

— Kig-la-Kig ! Un et un, le battoir monte et redescend. Gni-la-gni ! Deux et deux, il

remonte et redescend encore. Som-la-som ! Jié-la-jié ! Nga-la-nga ! Tchrou-la-tchrou ! Deng-la-deng ! Guié-la-guïé ! Gou-la-gou ! Kiou-la-kiou ! Qui fait dix !

— Kiou-tam-ba-la, mesure Parfaite ! Et toujours ainsi jusqu'à cent.

Guia tam-ba-la ! Cent, mesure parfaite !

Les convives et les serviteurs, ensemble, saluent l'hôte, qui salue à son tour.

Alors, chacun, d'une pochette de cuir pendue à sa ceinture, tire l'écuëlle de bois, inséparable de l'homme. L'hôte, à la ronde, verse le thé. En silence on vide une première écuelle, puis une autre, et la troisième, sans manger ; au fond de la dernière un peu de l'acre liquide reste encore, quand circule le sac de cuir qui contient le *tsam-pa*, présent du Ciel-Bleu, unique nourriture ; c'est la farine d'orge grillé, dont le convive prend sa poignée, qu'il mêle au thé pour en faire une pâte : il la pétrit au fond de l'accuelle avec deux doigts agiles, la roule en boulette, y mord à pleines dents ou la rompt de l'autre main. Le repas est terminé.

L'homme du Haut-Pays ne souhaite rien de plus.

Dejà, autour de l'âtre, on devise : les riches tirent de leur pochette la tabatière en corne de yack, et versent sur leur ongle la prise de tabac mêlé de cendre ; la femme file ; l'homme coud et raccommode les vêtements, les bottes ou tanne au beurre les cuirs de mouton.

Quelqu'un a murmuré : " Na-Tam... "

Alors, tous, mis en joie, le visage radieux, répètent : " Na-Tam ! " Ils demandent un conte et quelque beau parleur commença lentement une histoire redite, mot par mot, depuis des siècles, et que tous rediraient par cœur, et qui toujours députe ainsi : " Na-gua-mo, très autrefois... "

* * *

" Très autrefois, de l'embouchure du Grand-Fleuve, on vit arriver une grande barque. Tous les habitants de la vallée se réunirent pour observer, car il était très rare de voir arriver une grande barque. Quand elle fut arrivée, elle jeta l'acre, et, pour montrer que les hommes de la barque étaient de grands marchands, on donna

de la conque marine et de la grande trompette de cuivre. C'était l'annonce que les grands marchands désiraient relation avec le peuple. Alors, ils étalèrent des pièces d'étoffe, toiles, draps, fils de soie, fils de coton, accrochés aux mâts du navire, pour faire tentation aux acheteurs. Puis ils établirent un pont de planches jusqu'à la rive, et les acheteurs purent monter sur le bateau, mais deux par deux seulement. Chacun ayant fait ses achats et payé, en argent, en fourrures, en garance ou autres produits du pays, ils s'en retournaient, laissant la place à d'autres.

" Parmi les acheteurs vint une femme jeune, qui demanda du fil de soie bleue, une once, pour sa tresse de cheveux. Le maître marchand lui dit :

" Que veux-tu faire d'une once de fil de soie bleue ? Ce n'est pas suffisant pour la tresse d'une femme jeune, belle comme toi. Il te faudrait au moins six onces de fil de soie bleue et du fil d'argent aussi, pour lier les deux glands de soie bleue, ornement de la chevelure pour une belle femme !

" Elle répondit :

" — Je n'ai pas assez d'argent ; je n'ai que pour acheter une once de fil de soie bleue.

" — Comment ? Tu n'as pas assez d'argent pour acheter six onces de fil de soie bleue ? Tu n'es donc pas mariée ?

" — Je suis mariée.

" — Tu es mariée ? Que fait donc ton époux, s'il ne peut te donner ce qu'il faut pour orner une belle tête comme la tienne ? Ou il est idiot ou il te méprise. Tiens ! j'ai un bon conseil à te donner, car tu me fais compassion. Je vais te rendre riche. Tu vois mon bateau : il est grand, tu vois, il est rempli de marchandises ! Une véritable richesse ! J'ai de l'or, j'ai de l'argent : je partagerai tous ces trésors avec toi, si tu veux me suivre et devenir ma femme.

" — Mais, dit la femme, j'ai un mari...

" — Grand embarras ! Un mari qui est idiot, ou qui, s'il n'est pas idiot, te néglige ! Voilà ce que tu dois faire. La nuit va être. Quand tu arriveras chez toi, ce sera noir. Ton mari dormira, certainement. Entre sans bruit, tue-le, et

reviens me trouver avant l'aurore. Nous partirons et nous vivrons heureux ensemble.

“ La femme fit ce que le riche marchand lui conseillait ; puis elle revint vite à la rive, appela le maître marchand et lui dit :

“ — Mets vite le pont, que je puisse monter sur ton bateau. J'ai fait ce que tu m'as dit ; j'ai tué mon époux. Maintenant je suis à toi.

“ Le maître marchand du bord du bateau, lui répondit :

“ — Vraiment non, je ne mettrai pas le pont, car tu me fais peur. Tu es une femme qui a tué son mari pendant qu'il dormait. Tu pourrais aussi me tuer pendant que je dormirai.

“ Ensuite, il leva l'ancre, remonta le fleuve, laissa la femme sur la rive.

“ La femme suivit des yeux le bateau, tant qu'elle put le voir. Quand elle ne le vit plus, elle s'assit désolée sur la rive, s'arrachant les cheveux, poussant des cris de désespoir.

“ Alors, le Ciel Bleu fit descendre un os, un corbeau et un chien. L'os tomba près de la femme, le chien pas loin de l'os, le corbeau volant sur l'os et le chien. Le chien saisit l'os et se mit à le ronger ; la femme le regardait, trêve au chagrin. Pendant que le chien rongait l'os, il vit un poisson qui sautillait hors de l'eau, aux premiers rayons du soleil. Il quitta son os et se précipita sur le poisson ; mais le poisson, très agile dans son eau, trompa le chien qui nageait : il rentra dans l'eau, et le chien revint à la rive, sans avoir pu prendre le poisson. Il retourna vers son os, mais il ne le trouva plus. Pendant que, pour avoir une nourriture meilleure, il allait à la chasse du poisson, le corbeau planant descendit et emporta l'os. C'est ainsi que le chien pour avoir souhaité une plus belle part, quitta ce qu'il avait et n'eut rien.

“ La femme, qui avait suivi ces aventures, se tournant vers le chien, cracha sec de mépris et fit :

“ — Pleuh ! Imbécile de chien ! Eu avais un os, il ne t'a pas suffi ; tu as voulu manger le poisson, et voilà que tu n'as rien du tout. C'est bien fait.

“ Le chien souffla de mépris et répondit :

“ Pluh ! Imbécile femme ! Tu avais un mari,

il ne t'a pas suffi ; tu l'a tué pour avoir un plus riche qui a fui dans l'eau comme un poisson. C'est bien fait.

“ La femme, comprenant que le Ciel-Bleu lui avait donné une sévère leçon, désespérée, se jeta dans l'eau et se noya. ”

Le conteur a fini ; l'auditoire se tait un moment, comme pour attendre une suite, sachant bien, cependant, qu'elle est finie l'histoire sur deux tons. Brusquement un rire général éclate, des hommes et des femmes. Ils disent :

“ C'est bien fait. ”

Puis, une lente mélodie commence à bruir, imperceptiblement fredonnée, d'abord, et qui grossit. Hommes et femmes se lèvent. En deux chœurs qui se répondent, sur un mode grave et langoureux, ils dansent en chantant, les hommes vers un bout de la salle, les femmes de l'autre bout, séparés par l'âtre qui fume...

EDMOND HARAUCOURT.

NON PAS DE VAIN

La gorge est un organe délicat, guérissez ses affections avec le BAUME RHUMAL. 112

LE VRAI CORDON SANITAIRE

Je me ferais un crime de ne pas signaler à mes charmantes lectrices et à mes distingués lecteurs une adresse que je les engage fort à prendre en bonne note, et à communiquer aux amis et connaissances. La voici : 146, rue Jeanne d'Arc, Nancy.

C'est en cette demeure que réside l'excellent curé de Saint-Joseph.

Cela ne vous dit encore rien : entrons donc dans le domaine de l'explicite.

Indigné de l'accroissement du dévergondage français et de la disparition prochaine de toute chasteté nationale, notre brave ecclésiastique, en vue d'enrayer ce déplorable mouvement, n'hésita pas à fonder un journal et à inventer un cordon.

Le journal, intitulé le *Bulletin de Saint-Joseph* se publie avec l'autorisation de Mgr l'évêque de Nancy.

Le cordon se dénomme *Cordon de Saint-Joseph* et se délivre contre le versement dérisoire d'une

somme de cinquante centimes (un demi franc).

Ce cordon est doué d'une bien curieuse propriété : non seulement il conserve à ceux qui le portent chasteté, continence, virginité, mais encore il fait recouvrer ces précieux avantages aux frivoles qui les auraient égarés ou perdus

Vous croyez que je plaisante ?

Procurez-vous, sceptiques, le *Bulletin de Saint-Joseph* daté du 20 novembre 1898, et vous y lirez ceci :

NOTICE SUR LE CORDON DE SAINT JOSEPH

I. Règles des associés et indulgences

Ce cordon doit être en fil ou coton, ou laine avec sept nœuds qui sont le symbole des sept Douleurs et des sept Allégresses de Saint Joseph.

Il se porte sous les vêtements par forme de ceinture.

Le but de cette dévotion est :

D'obtenir par l'intervention de Saint-Joseph des moyens efficaces pour conserver la sainte chasteté et la continence nécessaire à chaque état et pour la recouvrer si on l'a perdue.

Pratique pour obtenir ce but :

Porter toujours et dévotement le Cordon béni.

Fuir avec beaucoup de soin toutes les occasions dangereuses pour la sainte chasteté et la continence ; s'interdire rigoureusement la lecture des mauvais livres, capables de blesser la pureté.

Pour avoir un Cordon béni, s'adresser à M. le curé de Saint-Joseph qui l'envoie franco moyennant 50 centimes.

Quand l'autre jour j'affirmais qu'avec l'armée, la magistrature et la rente, notre Sainte Mère l'Eglise représentait un des quatre remparts de toute Société qui se respecte, n'avais-je pas mille fois raison ?

Et comment ne pas admirer l'ingéniosités de cette institution sacrée toujours à l'affût du progrès !

Et quel pas de géant fait par elle depuis la serrurerie encombrante des moyennageuses ceintures de chasteté.

ALPHONSE ALLAIS.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL.
Prix d'abonnement \$3. par année

Demandez la DERMAINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Un à-peu-près fait par un boulanger qui se pique de littérature :

En voyant qu'il ne reste plus un seul pain dans sa boutique au moment de la fermeture :

— Allons, je puis dire comme Titus ; je n'ai pas perdu ma... *fournée*.

Les conditions d'abonnement au REVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

~~~~~  
**GUÉRISON GARANTIE**  
~~~~~

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

~~~~~  
**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**  
~~~~~

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL, CANADA